

I

ENFANCE

Je suis née esclave. Mais ce n'est qu'au terme de six années d'enfance heureuse que j'en ai pris conscience. Mon père était charpentier, on le considérait si intelligent et habile dans son métier que, quand des bâtiments sortant de l'ordinaire devaient être construits, on l'envoyait chercher de très loin pour être chef d'équipe. À condition de payer sa maîtresse deux cents dollars par an et de subvenir à ses propres besoins, il avait le droit d'exercer son métier et de gérer ses propres affaires. Son vœu le plus cher était de racheter ses enfants, mais bien qu'ayant plusieurs fois offert un salaire durement acquis à cet effet, il n'y parvint jamais. Mes parents avaient la peau claire, d'une teinte marron jaune et étaient appelés mulâtres. Ils vivaient ensemble dans une maison confortable et bien que nous étions tous esclaves, j'étais si tendrement protégée qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit que j'étais de la marchandise qui leur était confiée en dépôt et qui pouvait être récupérée à tout moment. J'avais un frère, William, de deux ans mon cadet, un enfant intelligent et affectueux. J'avais un autre trésor en la personne de ma grand-mère maternelle, une femme remarquable à bien des égards. C'était la fille d'un planteur de Caroline du Sud, qui, à sa mort, rendit la liberté à la mère de ma grand-mère et à ses trois enfants, avec assez d'argent pour aller à St Augustine où ils avaient de la famille. C'était pendant la Guerre Révolutionnaire¹ ; ils furent capturés pendant le voyage, ramenés et vendus à différents acheteurs. Telle était l'histoire que ma grand-mère me racontait mais je ne me souviens pas de tous les détails. C'était une petite fille au moment de la capture et elle fut vendue au propriétaire d'un hôtel. En grandissant, elle manifestait une telle intelligence et était si fidèle que son maître et sa maîtresse durent constater qu'il y allait de leur intérêt de prendre soin d'un bien aussi précieux. Elle devint un personnage indispensable de la maison, exerçant toutes les fonctions : cuisinière, nourrice et couturière. On l'appréciait beaucoup pour sa cuisine ; ses bons biscuits secs devinrent si célèbres dans le voisinage que beaucoup de gens en voulaient. Pour répondre aux nombreuses demandes, elle demanda à sa maîtresse l'autorisation de faire des biscuits la nuit, une fois le travail de la maison fini ; elle obtint la permission à condition d'utiliser ses bénéfices pour payer les frais d'habillement de ses enfants et les siens. C'est ainsi qu'à minuit, après avoir travaillé dur toute la journée pour sa maîtresse, elle commençait à faire de la pâtisserie, aidée de ses deux aînés. L'affaire se montra rentable et chaque année, peu à peu, elle alimentait une caisse destinée à racheter ses enfants. Son maître mourut et la propriété fut divisée entre ses héritiers. La veuve avait la jouissance usufruitière de l'hôtel et le garda ouvert. Ma grand-mère resta à son service en tant qu'esclave mais ses enfants furent divisés entre les enfants de son maître. Elle en avait cinq. Benjamin, le plus jeune, fut vendu pour que chaque héritier reçoive une part égale de dollars et de cents. Il y avait entre nous une si petite différence d'âge qu'il semblait plus un frère qu'un oncle. C'était un garçon intelligent et beau, presque blanc, car il avait hérité de la couleur de peau que ma grand-mère tenait de ses ancêtres anglo-saxons.

Bien qu'âgé de dix ans à peine, on l'acheta sept cent vingt dollars. Sa vente fut un coup terrible pour ma grand-mère mais elle était de nature optimiste et elle se remit au travail avec une énergie renouvelée, confiante de pouvoir racheter, en temps voulu, certains de ses enfants. Elle avait économisé trois cents dollars que sa maîtresse emprunta,

¹ Guerre d'Indépendance qui prit fin en 1783 avec la Paix de Paris par laquelle l'Angleterre reconnut l'indépendance de ses anciennes colonies d'Amérique.

promettant de les lui rembourser bientôt. Le lecteur sait probablement qu'aucune promesse orale ou écrite faite à un esclave n'a force d'engagement car, selon les lois du Sud, un esclave, étant un bien mobilier ne peut lui-même posséder aucun bien. Quand ma grand-mère prêta ses gains durement acquis à sa maîtresse, elle ne pouvait se fier qu'à sa parole d'honneur. La parole d'une esclavagiste à une esclave ! À cette bonne grand-mère, je devais de nombreux réconforts. Mon frère Willie et moi recevions souvent des biscuits, des gâteaux et des confitures destinés à la vente et quand nous avons cessé d'être des enfants, nous lui étions endettés pour des services bien plus importants.

Telles étaient les circonstances exceptionnellement heureuses de ma petite enfance. Quand j'ai eu six ans, ma mère est morte. Et alors pour la première fois j'ai appris, en entendant ce qui se disait autour de moi, que j'étais une esclave. La maîtresse de ma mère était la fille de la maîtresse de ma grand-mère. C'était la sœur de lait de ma mère, nourries toutes deux au sein de ma grand-mère. En fait, ma mère avait été sevrée à trois mois pour que le bébé de la maîtresse ait assez de nourriture. Enfants, elles avaient joué ensemble et quand elles devinrent femmes, ma mère fut, pour la sœur de lait plus blanche qu'elle, une servante très dévouée. Sur son lit de mort, sa maîtresse lui promit que ses enfants ne souffriraient jamais de rien et de son vivant, elle tint promesse. Ils témoignaient tous de l'amitié à ma mère morte qui avait été une esclave seulement par le nom mais dont la nature était noble et féminine. J'avais du chagrin et mon jeune esprit était affligé à l'idée qu'il n'y aurait plus personne pour s'occuper de moi et de mon jeune frère. On me dit que maintenant ma maison était celle de sa maîtresse et j'y trouvais un foyer heureux. On ne m'imposait aucun devoir ardu ou désagréable. Ma maîtresse était si gentille avec moi que j'étais toujours contente d'exécuter ses ordres et fière de travailler pour elle autant que mes jeunes années le permettaient. Je restais assise pendant des heures à ses côtés, cousant avec application, avec un cœur aussi dégagé de souci que celui de n'importe quel enfant blanc né libre. Quand elle pensait que j'étais fatiguée, elle m'envoyait dehors courir et gambader ; et je bondissais pour aller cueillir des mûres ou des fleurs pour décorer sa chambre. C'était des jours heureux, trop heureux pour durer. La jeune esclave n'avait aucune pensée pour le lendemain quand le fléau qui guette tout être humain né pour être de la marchandise frappa.

Quand j'ai eu presque douze ans, ma gentille maîtresse tomba malade et mourut. Plus ses joues pâlissaient, plus ses yeux devenaient vitreux, plus je priais avec ferveur dans mon cœur qu'elle vive ! Je l'aimais car elle avait été presque une mère pour moi. Mes prières ne furent pas exaucées. Elle mourut et ils l'enterrèrent dans le petit cimetière où, jour après jour, mes larmes coulèrent sur sa tombe. On m'envoya passer une semaine avec ma grand-mère. J'étais maintenant assez grande pour commencer à penser à mon avenir et je me demandais encore et encore ce qu'ils feraient de moi. Je savais pour sûr que je ne retrouverais jamais une maîtresse aussi généreuse que celle qui venait de disparaître. Elle avait promis à ma mère mourante que ses enfants ne souffriraient jamais de rien ; et quand je me rappelais ça et toutes les preuves de son attachement, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle me rendrait la liberté. Mes amis étaient presque sûrs que ce serait le cas. Ils pensaient qu'elle ne manquerait pas de le faire, en reconnaissance de l'amour de ma mère et de ses loyaux services. Mais, hélas ! Nous savons tous que la mémoire d'une esclave dévouée ne vaut pas grand-chose quand il s'agit de sauver ses enfants des enchères.

Après une courte période d'attente, le testament de ma maîtresse fut lu et nous avons appris qu'elle me léguait à la fille de sa sœur, une enfant de cinq ans. Ainsi s'évanouirent nos espoirs. Ma maîtresse m'avait enseigné les préceptes de la parole de Dieu : *Aime ton prochain comme toi-même. Ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas qu'ils te fassent.* Mais j'étais son esclave et je suppose qu'elle ne me considérait pas comme son prochain. Je donnerais beaucoup pour effacer de ma mémoire ce grand mal. Enfant, j'aimais ma maîtresse et en me rappelant les jours heureux passés avec elle, j'essaie de penser avec moins d'amertume à cet acte d'injustice. Pendant que j'étais avec elle, elle m'avait appris à

lire et à épeler ; et pour ce privilège qui échoit si rarement à un esclave, je bénis sa mémoire. Elle possédait peu d'esclaves et à sa mort, ils furent tous distribués à sa famille. Cinq d'entre eux étaient les enfants de ma grand-mère et avaient bu le même lait que les enfants de sa mère. En dépit des bons et loyaux services de ma grand-mère envers ses propriétaires, pas un de ses enfants n'échappa aux enchères. Ces machines auxquelles Dieu insuffla la vie ne valent pas plus, aux yeux de leurs maîtres, que le coton qu'ils plantent ou que les chevaux dont ils s'occupent.